

docteur, voyant qu'il fallait traiter à l'amiable avec l'héritier, vint me prévenir qu'un nouveau et plus jeune adversaire avait remplacé l'aïeul et qu'il me fit part de votre combinaison pour obtenir le désarmement de Paul Avril !

—Oui, Perrier et moi, nous lui fournirons cinq cent mille francs pour épouser votre fille Blanche qui, de son côté, aurait été dotée par M. d'Armagis.

—Et, comme je n'avais nullement l'intention d'accorder mon enfant à cet Avril maudit, vous rappelez-vous ce que j'ai proposé au docteur ?

—Vous avez demandé que les cinq cent mille francs que nous offrions fussent à vous si, dans le délai d'un mois, vous arriviez à obtenir du jeune homme la remise des papiers, Perrier a tenu la gageure et, le soir même, aux Italiens, nous vous avons amené cet Avril dans votre loge.

—Lequel Avril, le lendemain, venait dîner chez moi... tout amoureux timide, ajouta Mme d'Armagis en éclatant de rire au souvenir du prompt triomphe remporté par sa beauté.

—Eh bien ? fit M. de Jozères, ignorant la cause de cette gaieté.

—Eh bien, aller demander le jeune homme à son domicile et ou vous répondra qu'il n'y a pas reparu.

—Ce qui veut dire ? demanda l'ancien procureur dans la pensée duquel germa aussitôt l'idée d'un crime.

—Ce qui veut dire que si je ne possède pas encore les papiers, leur propriétaire est en mon pouvoir.

—Ah ! vous le tenez enfermé ?

Mme d'Armagis se redressa fière, et d'un ton sec :

—Quel besoin ai-je donc d'enfermer les gens ! dit-elle. Regardez-moi, mon cher, et veuillez me dire si un amoureux auquel j'aurai indiqué une retraite pensera jamais à la quitter... quand je lui aurai permis de m'y attendre.

—Ah ! fit en souriant M. de Jozères qui avait comprise.

Et, après avoir contemplé la radieuse beauté de sa complice, il reprit :

—Alors il vous attend ?

—Depuis trois jours.

—Près d'où ?

—A cinq lieues de Paris.

Puis, comme son ex-tuteur la regardait en hésitant à parler, Berthe ajouta moqueusement :

—Épargnez-vous, cher ami, la question qui vous brûle les lèvres.

—Vous refuseriez de me dire le nom de l'endroit où vous avez envoyé ce jeune homme ?

—Parfaitement.

—Nos intérêts ne sont-ils pas communs ? Ce papier que je veux retrouver ne vous compromet-il pas autant que moi ?

—Oui, celui-là, c'est vrai... mais vous oubliez qu'il n'y a pas que celui-là. Il en existe d'autres qui ne me regardent nullement... et que vous voudriez bien revoir aussi par la même occasion, n'est-ce pas ?... vif désir que partage également ce bon docteur Perrier.

—Ainsi, vous nous abandonnez ?

—Non pas... mais je penserai d'abord à moi.

—Et après ?

—Je m'occuperai alors de vous et de Perrier... si vous m'en priez bien... d'une façon très-éloquente... très-persuasive.

En l'écoutant, de Jozères était resté ébahi.

—Est-ce que vous ne me comprenez pas ? demanda-t-elle d'une voix toujours railleuse.

—Je comprends si bien que je vous ferai remarquer que c'est pour retrouver les preuves qui nous compromettent, Perrier et moi, que nous devons vous donner nos cinq cent mille francs.

—Comment avez-vous dit ?

—Nos cinq cent...

—Bon ! bon ! n'en répétez pas plus... c'est bien " nos " que vous avez prononcé.

—Sans doute : nos... puisque le docteur et moi fournissons ensemble la somme.

—Alors vous, de Jozères, vous mettez deux cent cinquante mille francs ?

—Sans doute, la moitié.

Mme d'Armagis fit la moue.

—Oh ! oh ! dit-elle, vous n'êtes pas trop généreux à payer les services qu'on vous rend.

Puis d'un ton lent :

—Moi, reprit-elle, rappelez-vous le, cher ami, j'ai eu, dans le temps, besoin de vous... et je vous ai donné un million. Aujourd'hui, à votre tour, vous avez besoin de moi...

—Eh bien ? demanda l'ancien procureur inquiet.

—Ce sera le même prix, prononça tranquillement la belle femme.

—Vous exigez que nous vous donnions un million ! exclama l'avare en blémis-sant.

Mme d'Armagis ouvrit des yeux étonnés.

—Nous ! fit-elle sur le ton de la surprise. Pourquoi ce " nous ? " A quel propos mettre Perrier dans un ancien compte ? Non, le docteur viendra plus tard et à part. Je dis " vous "... rien que vous... vous tout seul...

Et reprenant le ton moqueur :

—En un mot, ajouta-t-elle, je veux que vous me rendiez le million que vous m'avez jadis extorqué.

—Un million ! mais c'est tout ce que je possède ! gémit plaintivement le magistrat.

Berthe se renversa sur le dossier de son fauteuil et, les paupières demi-closes, elle regarda l'ex procureur de la plus impertinente façon en disant d'une voix ironique :

—Après ce million qu'il m'a fallu vous donner, voudriez-vous me faire croire que vous vous en êtes tenu à un aussi brillant début ? L'appétit vient en mangeant... et vous aviez jadis une telle fringale de richesses que vous n'avez pu la rassasier avec la modeste somme abtenu de moi... D'où est venue votre intimité avec le docteur qui passe pour être plusieurs fois millionnaire ? Pourquoi ce richard, qui avait le choix des gendres, vous a-t-il livré sa fille, jeune et jolie, à vous vicillard qui pourriez être son aïeul ? C'est qu'il a dû se passer, entre vous, quelque bonne opération de coquins dont vous vous êtes partagé le produit. Donc, mon million n'est plus seul et, si douloureux que soit le sacrifice, il faut vous résoudre à me le rendre. A ce prix, je me charge de vous rapporter ces preuves que possède Paul Avril.

—Et si je vous refuse ? demanda M. de Jozères, qui avait retrouvé son calme.

—Alors, dès que les papiers qui vous compromettent seront entre mes mains... je m'en servirai.

Le magistrat haussa les épaules.

—En vos mains, ces papiers n'ont plus aucune valeur, dit-il tranquillement.

—Eh bien, quand je connaîtrai chacun de ceux qu'ils intéressent, je leur apprendrai à s'en servir, ricana Mme d'Arman-